

PAUL VERCHÈRES

Le secret de Zita



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # NS-005

Le secret de Zita

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 849 : version 1.0

Le secret de Zita

Collection *Guy Verchères*
gracieuseté de Jean Layette
[http ://editions-police-journal.com/](http://editions-police-journal.com/)

I

– Hé Paul !

– Quoi ? fit le journaliste en s’approchant de son cousin.

– Tu as lu les journaux, demanda l’Arsène Lupin canadien ?

– Non.

– Tu n’as pas su pour Robert Labelle ?

Le journaliste haussa les épaules :

– Qu’est-ce qu’il a ?

– Il vient d’avoir une promotion.

– Non ?

– Il vient d’être promu en charge de l’escouade des vols.

– Je suis bien content pour lui.

Robert Labelle était un grand ami des

Verchères.

Il était dans la police Municipale depuis déjà quelques années.

Comme l'inspecteur Lefebvre avait pris sa retraite, on avait nommé Labelle en charge de l'escouade des vols.

Le lendemain soir, alors que les deux Verchères finissaient de souper, on sonnait à leur porte.

– Laisse, je vais ouvrir, dit Paul.

Il se leva.

Il ouvrit la porte.

– Tiens Robert !

Guy se leva.

– Je ne vous dérange pas, toujours ?

– Non, nous venons de finir de souper.

– Entre, dit Guy.

Il le fit passer au salon.

– Assieds-toi.

– Merci.

Paul lui tendit la main.

– Permetts-moi tout d’abord de te féliciter !

– Merci, merci.

Guy lui serra aussi la main.

– Tu es inspecteur maintenant ?

– Oui.

Le journaliste demanda :

– Comment aimes-tu ta nouvelle position ?

Robert Labelle haussa les épaules.

– Ce n’est pas nouveau pour moi, j’étais depuis longtemps dans l’escouade des vols.

– Oui, mais te faire appeler inspecteur, dit Guy, ça doit faire drôle.

– Un peu je l’avoue.

Il y eut un silence.

Paul sortit du salon.

Lorsqu’il revint il tenait un cabaret contenant trois verres de bière mousseuse.

Les trois hommes burent.

Puis Labelle reprit :

- Guy je suis venu te demander un service.
- Vas-y, si je puis t'être utile...
- Tu le peux.
- C'est à quel sujet ?

Labelle expliqua :

– C'est au sujet d'une chose que je travaille depuis longtemps et que je pense bien mettre à jour depuis quelque temps.

– Ah !

– Tu as connu Zita Baroff ?

– La danseuse ?

– Oui.

– Certainement que je l'ai connue !

– Eh bien, tu dois te souvenir aussi du meurtre de Jos. Miller, le propriétaire du club où elle dansait ?

– Oui, je le connaissais.

Miller avait déjà eu des démêlés avec la police.

Cela rappelait bien des souvenirs, à Guy Verchères. Des souvenirs du temps où lui aussi avait souvent des petits démêlés avec la police, du temps où on l'avait surnommé l'Arsène Lupin canadien.

Labelle reprit :

– Eh bien, j'ai appris que Zita Baroff avait épousé secrètement Jos Miller.

Guy parut surpris :

– Ça par exemple, je l'ignorais complètement.

Le nouvel inspecteur continua :

– Il y a autre chose aussi. Tu te souviens qu'on n'a jamais découvert le meurtrier de Miller ?

– Oui, oui.

– Eh bien, j'ai acquis la certitude que Baroff le connaît.

– Hein, Zita ?

– Oui. Je me doute un peu qui c'est.

– Qui ?

– Bob Landru.

– Tu n’as pas de preuves ?

– Non, aucune. Mais Zita peut me les fournir.
J’en suis persuadé.

Verchères haussa les épaules.

– Je me demande pourquoi tu as besoin de moi ?

– Je vais t’expliquer. Tu as connu Zita, tu me l’as dit tout à l’heure. Eh bien, je ne puis la retrouver. Je voudrais que tu m’aides dans cette affaire.

Guy réfléchit.

Il semblait soucieux.

Enfin il reprit.

– Écoute, Robert. Ordinairement, je ne refuse jamais une faveur à quelqu’un qui vient me la demander.

– Je sais.

– Mais on m’a souvent reproché de me mettre le nez dans les affaires de la police.

– Mais...

– Quand un particulier vient me demander de l'aider, je ne refuse jamais. S'il m'arrive quelque chose, je me défends. Mais j'ai décidé désormais de ne pas aider la police en particulier.

– Mais Guy...

– Je l'ai combattue maintes fois, on m'a critiqué. Je l'ai aidée, c'est juste si l'on m'a remercié.

– Oui mais c'est pour moi.

Verchères semblait peiné.

– Je regrette, Robert, mais je préfère rester neutre dans cette affaire.

– Bon.

– J'espère que ça ne te fâche pas trop.

– Mais non voyons je te comprends.

Paul ajouta.

– D'ailleurs, Robert marche si bien son affaire que je suis certain qu'il arrivera au but qu'il s'est proposé !

– Je l'espère. Car si je mets la main sur celui qui a tué Miller, j'accomplirai un double but.

– Comment ça ?

– Depuis plusieurs années, nos gangsters sont bien organisés. Eh bien c'est cette bande, la mieux organisée de la Métropole qui a tué Miller.

– Ce serait un beau succès pour toi !

La conversation tourna.

On parla de différentes choses.

Puis vers dix heures, Labelle quitta ses deux amis.

*

Trois autres jours passèrent.

Puis, un autre soir, l'inspecteur Robert Labelle vint revoir ses amis.

– Guy, dit-il, j'ai vu Zita !

– Ah, tu as réussi à la rejoindre ?

– Oui.

Labelle soupira.

– Ça n'a pas été sans peine. Elle m'a

téléphoné par deux fois pour prendre rendez-vous. Deux fois nous fûmes obligés de le remettre.

Lentement, Paul sortit du salon.

Guy demanda :

– Pourquoi ?

– On nous espionnait.

– Ah !

– Mais je l’ai vue cet après-midi. Elle doit me téléphoner demain.

– Pour un autre rendez-vous ?

– Oui. Elle doit me remettre des papiers... des preuves... Guy, il faut absolument que tu m’aides...

– Mais Robert je t’ai dit...

– J’ai absolument besoin d’aide, et je ne peux compter que sur toi... tu entends, que sur toi.

– Comment cela ? fit Verchères surpris.

– Cet après-midi, elle m’a appris des choses...

Écoute bien.

Il se pencha en avant.

Au même moment la porte du salon s'ouvrit.

Deux hommes parurent revolver au poing.

– Attention Robert !

Il était trop tard.

Une balle résonna.

Robert Labelle s'écroula en avant.

Un autre coup de feu et cette fois ce fut Guy Verchères qui tomba.

Il sentit une douleur brûlante à la tête.

Tout commença à tourner autour de lui.

Lorsqu'il revint à lui, il n'y avait plus personne dans le salon.

Verchères se leva, encore étourdi.

Il porta la main à sa tête et la retira, couverte de sang. Lentement il se dirigea vers son ami.

Il se pencha sur Labelle.

– C'est fini... il est mort.

Soudain, Guy sursauta :

– Paul...

En effet le journaliste était sorti du salon quelques minutes plus tôt.

Vivement, Guy se dirigea vers la cuisine.

La porte arrière était ouverte.

Les bandits avaient dû passer par là.

Au centre de la cuisine, près du poêle, Paul Verchères était étendu de tout son long, la figure contre terre.

À quelle mystérieuse affaire l'Arsène Lupin canadien se trouve-t-il donc mêlé ?

II

Guy ressentit un choc au cœur en apercevant son cousin.

– Mon Dieu !

Il se pencha sur le journaliste.

– Paul... Paul... réponds-moi, Paul...

Il le retourna.

Paul n'avait aucune blessure.

Guy respira mieux.

Il alla chercher un peu d'eau qu'il jeta sur la figure de son cousin.

Lentement le journaliste ouvrit les yeux.

– Guy !

– Ouf Paul ! J'avoue que j'ai eu peur.

Le journaliste regarda son cousin.

– Mais Guy, tu es blessé, tu saignes...

– Ce n'est rien.

– Et Robert ?...

– Ils l'ont tué !

– Hein !

– Oui, mort...

Le journaliste se leva.

– Que s'est-il passé, demanda Guy.

Paul expliqua.

– Je suis venu à l'arrière pour servir quelque chose. Soudain on a frappé à la porte de la cuisine. J'ai pensé que ça pouvait être un voisin. J'ai ouvert. J'ai senti un coup terrible à la tête et c'est tout !

Guy prit une décision.

– Il faut appeler la police !

– Et un médecin !

– Bah !

– Non, non Guy, il faut te faire soigner.

– Comme tu voudras.

Guy signala HA. 7171.

Il demanda :

– Le lieutenant Fortin, s’il-vous-plaît ?

Fortin était le chef de l’escouade municipale des homicides.

– Allo ?

– Lieutenant Fortin ?

– Oui.

– Ici Guy Verchères. Vite venez chez moi.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– L’inspecteur Robert Labelle vient d’être tué... chez moi.

– Quoi ?

– Vite venez !

– Très bien.

Aussitôt que Guy eut raccroché, Paul appela un médecin.

Dix minutes plus tard, les policiers arrivaient.

Fortin était accompagné de deux de ses hommes. Claude Durand et Marcel Cartier, les deux assistants de Labelle, avaient aussi tenu à

l'accompagner.

– Entrez messieurs.

Il les fit passer au salon.

Il leur montra le corps de Labelle.

– Que s'est-il passé ? demanda Fortin.

Verchères lui raconta tout.

– Et c'est juste comme il allait vous parler de son entrevue avec Zita, qu'on a tiré sur lui ? demanda Claude Durand.

– Oui.

– Curieux !

Cartier ajouta :

– Il va falloir prouver ce que vous avancez Verchères.

Guy les regarda exaspéré :

– Vous n'allez tout de même pas dire que...

Dupont soupira :

– Non, pas nous.... mais votre passé parle...

– Et cette blessure, je suppose que c'est pour le plaisir de la chose que je me la suis infligée ?

Fortin approuva :

– Verchères a raison. Il n'est pas question pour le moment de l'incriminer.

Le docteur arriva.

Il fit un pansement sommaire à Verchères.

– Vous devriez vous mettre au lit pour une journée.

Paul sourit.

Il savait fort bien que son cousin n'obéirait pas.

Aussitôt que le médecin fut parti, Fortin demanda :

– Qui est cette Zita Baroff ?

Durand expliqua :

– C'est une femme qui peut envoyer Bob Landru à la corde.

– Vous êtes au courant de l'entrevue de Robert avec Zita ? fit Guy.

– Non.

– Et Cartier ?

– Non plus, répondit Durand. Labelle gardait toutes ces choses secrètes.

Verchères pensa :

– Il y a certainement quelque chose qui n'a pas marché. Il faut que Landru ait su que Labelle avait fait parler Zita.

Fortin demanda :

– Est-ce la première fois que Labelle venait te voir ?

– Non.

– Pourquoi voulait-il vous parler de ça ? fit Durand.

– Il voulait que je l'aide.

– Et puis ?

– J'ai refusé... la première fois.

– Et cette fois-ci ?

– Il semblait tellement anxieux que j'avais décidé de l'écouter. J'aurais décidé par la suite.

Durand déclara :

– En tout cas, je vais tirer cette affaire au clair.

Cartier approuva.

Fortin remarqua :

– Cependant je dois vous dire que la mort de Labelle et l'enquête qui s'ensuit ne découlent pas de votre escouade.

– Oui mais Labelle était notre chef, dit Cartier.

– Nous pourrions travailler de concert, conclut Durand.

– Justement.

Fortin se tourna vers Guy :

– Et vous Verchères ?

– Labelle a été tué dans mon bureau. La première fois qu'il est venu, si je m'étais occupé de l'affaire, ce malheur ne serait probablement pas arrivé.

– Alors ?

– Alors je fais comme vous, j'entre en lutte contre Landru.

Paul Verchères soupira :

– Le contraire m'aurait surpris.

– Tu me désapprouves ?

– Oh non !

Paul sourit :

– Comment veux-tu que je te désapprouve, moi, un journaliste. Tu me passes les meilleures nouvelles.

– Et tu es chanceux, parce que sans cela, tu n'en trouverais pas toi-même.

Paul rougit.

Mais il préféra ne pas répondre.

Il savait bien que cela serait inutile.

L'automobile de la morgue venait d'arriver.

On fit transporter le cadavre de Labelle, puis le lieutenant Fortin se retira.

Enfin, Claude Durand tendit la main à Verchères :

– Alors Verchères, on peut compter sur vous ?

– Mais certainement.

– Merci, vous allez nous être de grand secours.

Et l'assistant de Labelle, suivi de Cartier,

sortit.

Paul restait seul avec son cousin.

– Écoute Guy, dit le journaliste. Tu vas te mettre au lit immédiatement.

– Laisse-moi donc.

– Tu n’as toujours pas envie de sortir ce soir ?

– Paul, j’ai décidé de m’occuper de ce cas. Il ne faut pas retarder.

– Bon, bon comme tu voudras.

La sonnerie du téléphone résonna.

Guy décrocha l’appareil.

– Allo ?

– Monsieur Guy Verchères ?

– Oui.

– Je viens vous donner un p’tit conseil.

– Ah !

– Laissez le meurtre de Labelle tranquille, ne vous occupez pas de ça, c’est mieux pour votre santé, vous comprenez ?

Verchères sourit :

– Mais oui, allez dire à Bob Landru que j’ai très bien compris.

Il raccrocha.

– Bandes d’imbéciles, murmura-t-il.

Que fera Verchères maintenant ?

Pourra-t-il retrouver Zita Baroff ?

III

Quelques minutes plus tard, Verchères téléphonait au poste.

– Passez-moi Claude Durand, dit-il.

– Un instant.

Une voix d’homme reprit :

– Allo ?

– Durand ?

– Oui.

– Ici Guy Verchères.

– Ah ! Y a-t-il du nouveau ?

– Non, mais je voudrais vous demander quelque chose.

– Quoi ?

– Labelle devait avoir préparé un dossier pour l’affaire du meurtre de Jos Miller ?

– C'est probable.

– Il doit y avoir ajouté des notes à la suite de son entrevue avec Zita.

– Mais oui, peut-être.

– Alors, je descends au poste immédiatement. Préparez tout le dossier, nous le regarderons ensemble.

– C'est ça. Nous allons nous mettre au travail immédiatement Cartier et moi. À tout à l'heure, Verchères.

– C'est ça, à tout à l'heure.

Verchères raccrocha.

Il mit son paletot.

Puis il sortit un béret qu'il n'avait pas mis depuis longtemps.

Il l'enfonça profondément, cachant presque tout son bandage.

– Tu restes ici, Paul ?

– Oui.

– Si j'ai du nouveau, je te téléphone.

– Bien.

Guy sortit.

Il appela un taxi.

– Hôtel de ville annexe, dit-il.

– Bien monsieur.

L'automobile partit.

Cinq minutes plus tard elle s'arrêtait rue de
Champ de Mars.

Verchères paya.

Puis il monta directement au bureau ,de
Labelle.

Il y avait de la lumière.

Il frappa.

– Entrez !

Verchères ouvrit la porte.

Durand et Cartier étaient assis derrière une
grande table.

Ils étaient à fouiller dans un paquet de papiers.

– Bonsoir !

– Bonsoir Verchères.

L’Arsène Lupin canadien s’avança :

– Vous avez trouvé quelque chose ?

– Oh !

Durand haussa les épaules.

– Il n’y a pas grand-chose.

Verchères s’assit près d’eux.

Sur le bureau de Labelle, il aperçut une
photographie de Zita Baroff.

Durand lui poussa quelques papiers.

– Tout d’abord, voici le dossier de Miller.

Verchères le feuilleta.

Puis il demanda :

– Labelle n’y a pas ajouté quelques notes ?

– Si !

Durand prit une feuille de papier.

– Tiens, voici des notes qu’il a prises quand il
a réussi à rejoindre Zita au téléphone.

Verchères prit le papier.

Il l'étudia quelques minutes.

– Cela ne nous avance guère.

Cartier répondit :

– Labelle nous dit tout de même que Zita accuse Landru.

– Oui.

Durand continua :

– Elle a les preuves en mains.

Verchères posa la question :

– Je me demande pourquoi Zita voulait le rencontrer une fois avant de lui remettre les preuves.

– Vous connaissez Zita ? demanda Cartier.

– Oui.

– Eh bien, ce genre de fille-là voulait peut-être lui vendre les preuves.

– C'est possible.

Verchères repoussa les papiers.

– Il n'y a qu'une chose à faire.

– Quoi ?

– Retrouver Zita et la questionner.

– C’est vrai.

Durand soupira :

– J’ai bien peur que Landru ne la trouve avant nous. Tous les hommes de son organisation doivent la rechercher dans le moment.

– C’est possible, répondit Guy.

– Je ne serais pas surpris que nous trouverions son corps dans une rivière.

Et Cartier ajouta :

– L’affaire sera classée comme un suicide.

Durand protesta :

– Oh non, du moins, pas tant que je serai ici. Maintenant que je suis au courant de l’affaire, je vais tout mettre en branle pour l’éclaircir.

– Bien parlé, dit Verchères.

L’Arsène Lupin canadien se leva.

Il s’approcha de la fenêtre.

Il murmurait tout bas :

– Il faut retrouver Zita.

Mais où pouvait-elle se trouver ?

– Il faut faire quelque chose.

Soudain, la sonnerie du téléphone résonna.

Durand décrocha l'appareil.

– Allo ?

– Sergent Durand ?

– Oui.

– On vous demande au bureau du chef.

– Ah !

– Une assemblée spéciale pour l'affaire
Labelle.

– Bon, j'y vais.

Il raccrocha.

Puis se tournant vers Guy, il lui demanda :

– Je dois aller au bureau du chef. Allez-vous
rester ici longtemps ?

– Non, répondit Guy, mais je vous
téléphonerai quand j'aurai du nouveau.

Durand sortit.

Verchères resta seul avec Cartier.

Les deux hommes se mirent de nouveau à étudier le dossier.

– Elle est peut-être retournée à Québec ?
proposa Cartier.

Zita avait habité Québec durant de nombreuses années..

– C'est possible, dit Guy, mais je ne le crois pas.

– Pourquoi ?

– Zita est restée à Montréal.

– Ah !

– Et je suis presque certain qu'elle essaiera d'entrer en communication avec un autre policier.

– Pour lui donner les preuves contre Landru.

– Justement.

– Elle travaillait à Montréal ?

– Oui.

– Où ?

– Au club que tenait Jos Miller. Elle a toujours

travaillé là.

Verchères se leva.

– Je vais aller m’informer auprès de ses employeurs.

– Voulez-vous que je vous accompagne ?

– Non ce serait inutile.

– Bon.

– D’ailleurs, Zita peut chercher à vous téléphoner. Je m’y attends.

– Alors, je resterai ici ?

– C’est préférable. Continuez de chercher parmi les papiers de Labelle, peut-être trouverez-vous autre chose.

– C’est ça !

Guy se dirigea vers la porte.

– S’il y a du nouveau, j’appelle.

– Entendu !

Verchères vint pour sortir.

Mais Cartier le rappela.

– Hé Verchères.

Guy revint sur ses pas.

– Quoi ?

– Je voulais vous avertir.

– M'avertir ?

– Oui, depuis que Miller est mort, c'est Landru qui tient le club.

– Je le savais.

– Vous allez peut-être le rencontrer.

– Je le souhaite.

– Ce ne sera peut-être pas si gai.

– Peut-être. Bonsoir.

– Bonsoir.

Verchères sortit.

Il se dirigea vers l'ascenseur.

Quelques secondes plus tard, il se retrouvait dans la rue.

Il appela :

– Taxi !

Une voiture s'avança.

– Monsieur ?

– Vous savez où se trouve le club Miller ?

– Oui.

– Alors, conduisez-moi là.

Verchères monta dans l'automobile.

La voiture partit.

Le club de Miller n'était pas un des plus gros clubs de la ville.

Cependant, il y avait toujours assez de monde. Verchères paya son taxi et descendit.

Il se dirigea vers la porte du club.

Il entra.

– Votre paletot, votre chapeau ? monsieur.

La jeune fille du vestiaire venait de lui faire un signe.

– Je préfère garder mon béret, mademoiselle.

– Comme vous voudrez.

Verchères enleva son paletot.

– Tenez !

Elle lui donna son numéro.

– Vingt sous monsieur.

Verchères déposa une pièce dans la petite assiette.

– Gardez le change.

– Merci.

Le portier lui demanda :

– Une table ?

– Non, je vais aller au bar.

– Très bien.

Un maigre orchestre faisait les frais de la musique.

Verchères se dirigea vers le bar.

Il s'assit à l'un des fauteuils.

Il n'y avait que cinq ou six personnes attablées près du comptoir.

– Monsieur ? lui demanda le commis.

– Une bière s'il-vous-plaît.

– Bien.

Verchères regarda autour de lui.

Sur le plancher, au centre, quelques couples glissaient au son d'une valse langoureuse.

Verchères étudia les figures.

Ni Bob Landru, ni Zita Baroff n'étaient parmi l'assistance.

Verchères guettait sa chance pour questionner le commis de bar.

Mais ce dernier était occupé à servir d'autres clients. Vers onze heures et demie, le spectacle commença :

Il y avait des danseuses exotiques, des magiciens, des acrobates enfin un spectacle comme on en rencontre dans presque tous les clubs de nuit.

Les personnes qui étaient au bar se retournèrent pour voir le spectacle.

Le commis vint s'accoter tout près de Verchères.

– Voilà ma chance, dit Verchères.

Il se pencha en avant.

– Hé !

Il fit un signe au commis.

Ce dernier se retourna :

– Quoi ?

– Venez ici une minute.

Le commis s’avança.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Je voudrais un renseignement.

Je suis à votre service.

Verchères réfléchit.

Il ne fallait pas éveiller les soupçons.

Il commença :

– J’avais une de mes amies qui travaillait ici.
Je ne l’ai pas vue depuis longtemps et ce soir je
ne la vois pas.

– Ah !

– Elle s’appelle Zita Baroff.

Le commis pâlit légèrement.

– Oui.

Le commis semblait mal à l'aise.

– Connais pas.

Guy insista.

– Pourtant on m'avait dit...

– On a certainement fait erreur.

– Voyons, je ne suis pas fou...

– Pardon ?

– Je suis déjà venu la rencontrer ici.

Le commis eut une idée.

– Il y a longtemps ?

– Deux mois environ.

– Ah, ce doit être ça.

– Quoi donc ?

– Je ne travaille ici que depuis trois semaines.

– Eh bien ?

– Elle a dû changer de place entre temps !

– Pourtant...

Le commis se retourna.

– Excusez-moi, on m'appelle là-bas.

Il s'éloigna.

Verchères le suivit des yeux.

Il était certain que personne ne l'avait appelé.

– Il sait quelque chose, et il ne veut pas parler.

Verchères réfléchit :

– J'ai commis une gaffe. Je n'aurais pas dû prononcer le nom de Zita.

Guy prit une décision.

– Je suis mieux de partir, je crois.

Il vint pour se lever.

Au même moment, un homme s'était approché de lui.

Verchères sentit quelque chose de dur s'appuyer dans son dos.

– Où allez-vous l'ami ?

L'Arsène Lupin ne mit pas de temps à s'apercevoir que l'homme tenait un revolver.

– Mais je m'en vais.

– Vous voulez avoir des nouvelles de Zita ?

Verchères ne répondit pas.

– Suivez-nous et nous allons vous en donner.

Guy dut se lever.

– Et n’essayez pas de vous sauver, autrement, je vous abats comme un chien.

Verchères s’aperçut qu’un autre type les suivait de très près.

L’Arsène Lupin canadien a-t-il trop parlé ?

Il semble bien être tombé entre les mains des hommes de Bob Landru ?

Comment s’en tirera-t-il ?

IV

Les trois hommes se dirigèrent lentement vers le fond de la salle.

Verchères sentait toujours le canon du revolver appuyé dans son dos.

Ils arrivèrent enfin vis-à-vis une petite porte.

Sur la porte on pouvait lire.

– Gérant !

L'homme qui avait suivi derrière passa le premier.

Il ouvrit la porte.

– Entre, commanda-t-il à Verchères.

Guy dut obéir.

L'homme referma la porte derrière lui.

Celui qui tenait le revolver commanda :

– Fouille-le.

– Il doit être armé, dit l'autre.

Il s'avança vers Verchères.

Il se mit à le fouiller.

– Ah ! Voilà.

Il sortit un revolver d'une des poches de Verchères.

– Il n'a plus rien ?

– Non.

L'autre serra son revolver.

– Tiens-toi derrière, Le Rouge.

Puis se tournant vers Verchères.

– Asseyez-vous !

Verchères s'assit dans un large fauteuil.

– Ton nom ?

Guy ne répondit pas.

Les deux hommes se mirent à rire.

Celui qui se tenait derrière Verchères et qui se nommait Le Rouge, lui donna une gifle retentissante.

– Ça va t'apprendre à bien répondre.

L'autre reprit :

– Tu ne veux pas parler ?

Nouveau silence.

– Tu avais la langue trop longue tout à l'heure... tu en as trop dit.

En effet, Guy reconnaissait son erreur.

Celui qui semblait commander reprit :

– Tu voulais avoir des renseignements sur Zita ?

– Oui.

– Nous la connaissons. Que veux-tu savoir ?

Verchères réfléchit.

Allait-il parler ?

Enfin il se décida :

– Je veux la voir, lui parler. Vous savez où elle se trouve ?

– Oui.

– Où ?

Le plus gros des deux hommes se mit à rire.

– Nous prends-tu pour des imbéciles ?

Verchères ne répondit pas. ,

– Tu vas d’abord nous dire pourquoi tu veux voir Zita.

Nouveau silence.

– Donne-y Le Rouge.

Le Rouge donna un coup de poing sur la tempe de Verchères.

Son béret vola au loin.

Verchères sentit une brûlure sur sa blessure à la tête.

– Tiens, tiens, regarde donc son bandeau.

– Il est blessé, dit l’autre.

– Ah, ah !

Le plus gros s’avança tout près de Verchères.

– Tu ne veux pas parler ?

Il attendit quelques secondes puis :

– Tu ne veux pas nous dire ce que tu voulais à Zita ?

Nouveau silence.

L'homme fit un signe.

– Le Rouge, défais son bandeau.

Le Rouge dénoua les cordons du bandeau.

Puis il l'enleva de dessus la tête de Verchères.

L'autre commanda.

– Mets-lui seulement autour du front.

Le Rouge sourit :

– Je comprends.

Il passa le bandeau autour du front de Verchères.

– Tu ne veux pas parler ?

Verchères garda le silence.

– Serre le Rouge.

Ce dernier noua les deux bouts du bandeau.

Puis il tira.

Verchères laissa échapper un cri de douleur.

– Oh !

Il sentit un liquide chaud lui couler sur la tête.

Sa blessure s'était réouverte.

– Et maintenant, parleras-tu.

Mais l'Arsène Lupin canadien était courageux.

Il ne répondit pas.

– Serre encore LeRouge, plus fort.

– Très bien.

Au même moment la porte du bureau s'ouvrit.

Un homme bâti en athlète parut.

– Arrêtez !

Le Rouge lâcha le bandeau.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda celui qui venait d'entrer.

– Quelqu'un qui s'informait de Zita, boss.

– Nous essayons de le faire parler, ajouta Le Rouge.

Verchères avait reconnu immédiatement celui qui venait d'entrer.

C'était Bob Landru.

Landru s'approcha et envisagea son prisonnier.

– Mais c’est Guy Verchères ?

Les deux autres sursautèrent.

– Quoi ?

– Guy Verchères ?

– Oui, répondit Landru.

Il s’assit près de Verchères.

– Que venais-tu faire ici ?

Verchères se décida à parler.

– Je venais pour voir Zita !

– Zita ?

– Oui.

– Pourquoi ?

Verchères sourit :

– Elle a quelque chose à me remettre !

– Quoi encore ?

– Des preuves...

Landru semblait vraiment inquiet :

– Des preuves ?... Quelle sorte de preuves ?

– Des preuves qui pourraient t’envoyer à la

potence.

Landru fit un bond.

– Mais voyons c’est ridicule.

– Non, loin de là, dit Verchères lentement.

Les compagnons de Landru écoutaient en silence.

Landru reprit :

– Écoute Verchères... je suis certain que tu fais fausse route.

Mais Guy reprit calmement.

– Je ne fais pas fausse route, Landru, tu as deux crimes à te reprocher.

– Mais voyons...

Landru semblait éperdu.

– Quels crimes pour l’amour ?

Verchères ricana :

– Quels crimes ?... Tu es cynique de poser une question pareille.

– Je t’avoue...

– Eh bien laisse-moi rencontrer Zita et tu

verras. Elle peut prouver que c'est toi qui as tué son mari.

– Hein ?

– Jos Miller.

Landru protesta :

– C'est faux, Verchères. Je n'ai pas tué Miller.

– Si. Zita le prouvera.

– Impossible, je ne l'ai pas tué.

Verchères essaya de bluffer.

– D'ailleurs, elle a rencontré Labelle et elle a parlé. Labelle m'a tout raconté avant que tu puisses l'assassiner à son tour.

– Quel Labelle ?

– Le policier.

Verchères regarda son adversaire en face.

– Maintenant tue-moi si tu veux. Mais d'autres sont au courant que je suis ici. D'une manière ou d'une autre, tu es pris.

Landru se leva lentement.

Il fit signe à l'un de ses hommes.

– Le Rouge ?

– Patron ?

– Remets-lui son bandeau.

– Mais...

– Remets-lui son bandeau, répéta Labelle.

Le Rouge commença à encercler la tête de
Guy Verchères.

– Et bien mis, ajouta Landru.

Lorsque ce fut terminé, il dit à l'autre.

– Tu as son revolver ?

– Oui patron.

– Donne-le lui.

Verchères se demandait où il voulait en venir.

À contrecœur, l'ami de Landru remit le
revolver à Verchères.

Alors Landru parla.

– Maintenant, Verchères, avant que tu ne
partes, écoute-moi bien.

– Parle !

– Je te dis et je te répète : « Je ne suis pas un assassin. » Si j'étais coupable des deux crimes dont tu m'accuses, tu ne serais pas sorti d'ici vivant.

Verchères garda le silence.

– Depuis la mort de Miller, j'ai toujours vécu honorablement, tu m'entends. Tout ce que j'ai fait contre la loi, c'est de tenir une salle de jeu, ici, à l'arrière. Elle marche encore d'ailleurs, et la police est au courant.

Verchères répondit :

– Tu te crois le plus fort, Landru, mais j'aurais raison de toi.

– Nous verrons, Verchères. Mais souviens-toi de mes paroles. Tu fais fausse route.

Landru se dirigea vers la porte.

Il l'ouvrit.

Puis il fit signe à Verchères.

– Tu es libre !

Il s'écarta.

– Tu peux partir.

Verchères sortit lentement.

En passant devant Landru, il murmura :

– Nous nous reverrons.

– Je l’espère, mais pas dans les mêmes circonstances.

Verchères sortit.

La tête lui faisait mal.

Il se dirigea vers le vestiaire.

Il tendit son ticket.

La ieune fille cria :

– 22.

Un jeune garçon alla chercher son paletot.

La fille du vestiaire sourit à Verchères.

– J’espère que vous vous êtes bien amusé ?

– Très, dit Verchères.

Il sortit vivement du club.

Il y avait plusieurs taxis à la porte.

– Pour le moment, un peu de repos ne me ferait pas de tort.

Il monta dans une voiture et jeta son adresse au chauffeur.

Pendant que la voiture se dirigeait lentement vers la maison appartements qu'il habitait, Guy Verchères réfléchissait.

Pourquoi Landru l'avait-il laissé partir ?

Soudain Verchères tressaillit :

– Mais oui... c'est ça... je comprends tout !
J'étais pour commettre une erreur monumentale.

Verchères vient-il de découvrir quelque chose ? Soupçonne-t-il la vérité ?

Qui donc a tué Robert Labelle ?

V

La voiture ralentit.

– Voilà, vous êtes rendu monsieur, dit le chauffeur.

Verchères mit la main dans sa poche.

– Combien.

– 60 sous.

Il sortit trois 25 cents.

– Gardez le change.

– Merci bien.

Verchères descendit du taxi.

Il entra dans la maison appartements, monta les deux escaliers et arriva enfin devant sa porte.

– Paul doit dormir.

Il sortit sa clef, mais la porte n'était pas fermée à clef.

– Bizarre !

Il entra.

Il faisait noir dans la maison.

– Paul n’a pas laissé la veilleuse.

Guy s’avança pour allumer la lumière.

Mais soudain, il buta contre quelque chose.

Il faillit s’étendre de tout son long.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

Il mit la main dans sa poche.

Il sortit une allumette et la fit flamber.

Il resta stupéfait.

À ses pieds, il y avait un corps.

– Une femme !

Vivement, Guy se dirigea vers le commutateur
et alluma la lumière.

Puis il revint vers le corps.

La femme était couchée figure contre terre.

Verchères soupçonnait la vérité.

Il retourna le corps !

– C’est bien elle... Zita !

Puis il se frappa le front :

– Imbécile que je suis, pendant que je la
cherchais, elle était ici.

Mais soudain, une idée lui traversa l’esprit :

– Paul !

Mais oui, où était donc son cousin ?

Guy appela :

– Paul !... Paul !

Il n’eut pas de réponse.

Il se leva.

Il passa dans la chambre à coucher.

Paul n’était pas là.

Guy se dirigea vers la cuisine.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

Sur la table, il y avait un papier.

Guy le prit.

Il lut :

« Mon cher Guy,

Je dois sortir. Un appel d'un ami vient de me donner un bon « scoop ». Un accident, quatre morts, à ce qu'il paraît. Il y a ici une dame pour toi. Elle n'a pas voulu se nommer. Elle dit qu'elle veut attendre ton retour. Elle m'a l'air honnête, je vais la laisser seule. En attendant je cours chercher ma nouvelle. Comme tu vois, il n'y a pas que toi pour m'en donner de bonnes. À tout à l'heure.

Paul. »

Guy prit la note et la mit dans sa poche.

Puis il revint dans la petite salle d'entrée.

Il se pencha sur le cadavre.

Il l'examina lentement.

– Tiens, tiens.

Il s'aperçut que le poing de la jeune fille était fortement serré.

Verchères s'avança et ouvrit sa main.

Alors il sourit.

Il prit quelque chose dans la main de la jeune fille et le glissa dans sa poche.

– Avec ça, je pourrai tendre mon piège.

Il se dirigea vers le téléphone.

Il signala :

– HA. 7171.

Une voix répondit :

– Police !

– Ici Guy Verchères.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Pouvez-vous rejoindre le Lieutenant Fortin.

– Il est chez lui à cette heure-ci, je crois !

– Je sais.

– Bon.

– Appelez-le et dites-lui de se rendre immédiatement chez moi. Il y a un nouveau meurtre.

– Très bien.

Verchères reprit vivement.

– Allo ?

– Oui.

– Passez-moi donc Cartier ou Durand, ils sont au bureau, je crois ?

– Oui. Un instant.

Quelques secondes plus tard, une autre voix reprit :

– Allo ?

– Qui parle ?

– Sergent Durand.

– Ah bon. Ici Guy Verchères.

– Verchères ! Vous avez du nouveau ?

– Oui.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Je ne peux rien vous expliquer au téléphone.

– Vous avez vu Zita ?

– Je vous dirai tout. Venez immédiatement chez-moi.

– Chez-vous ?

– Oui. Si tout va bien, dans quelques heures, Landru sera sous verrous.

– Je cours immédiatement.

– Emmenez Cartier, vous ne serez pas de trop.

– Très bien. À tout à l’heure.

Verchères raccrocha.

Il se dirigea ensuite vers la cuisine.

Il prit une pilule pour le mal de tête, puis il alla refaire son bandage fait assez à la hâte par Le Rouge.

L’Arsène Lupin canadien se serait mis au lit avec plaisir, mais il avait une tâche à accomplir.

Il lui fallait arrêter les assassins de son ami Robert Labelle.

Soudain la sonnerie de la porte résonna.

Verchères alla ouvrir.

Il aperçut Fortin.

– Entrez lieutenant !

Fortin obéit.

– Qu’est-ce que j’apprends...

– Regardez !

Verchères lui montra le cadavre de la jeune fille.

– Qui est-ce ?

– Zita Baroff !

Fortin demanda aussitôt :

– Elle a parlé ?

– Non. Je l’ai trouvée morte.

De nouveau la sonnerie résonna.

Cette fois c’étaient les deux autres policiers, Durand et Cartier.

– Que se passe-t-il ? demanda Durand en entrant.

– Un autre meurtre ! dit Verchères.

Les deux policiers se penchèrent sur la jeune fille.

– Mais c’est Zita !

– Justement.

Durand se releva :

– Verchères ? fit-il durement.

– Quoi ?

– N’oubliez pas que c’est le deuxième assassinat, chez vous, ce soir !

– Je sais...

– Vous allez être dans de mauvais draps.

L’Arsène Lupin ne répondit pas tout de suite.

Il réfléchissait.

Enfin il dit :

– Je ne crois pas Durand. Nous allons mettre les coupables dans le cachot dès ce soir.

– Il faudrait une preuve !

– Je la possède.

– Hein !

Les trois détectives étaient surpris.

– Vous avez la preuve ?

– Oui.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Vous le saurez tantôt !

Il s’approcha de Durand.

– Pour le moment j’ai un service à vous demander.

– Allez-y.

– Vous allez envoyer chercher Landru.

– Mais il ne viendra pas.

– Il est à son club. Envoyez-le chercher, sous n’importe quel prétexte.

– Bon.

Durand fit signe à Cartier.

Ce dernier approcha du téléphone.

Il décrocha le récepteur et appela au poste de police. Il demanda à parler à un des hommes de son escouade.

– Voici ce que vous allez faire, expliqua-t-il, vous allez vous rendre au Club Miller. Vous aller emmener Bob Landru ici, chez Guy Verchères. Forcez-le à vous suivre. Trouvez un prétexte pour l’arrêter, s’il le faut.

– Bien.

Cartier raccrocha l’appareil.

Durand sourit :

– Je comprends votre piège, Verchères.

– Vous croyez ?

– Vous voulez confronter Landru avec Zita ?

– Peut-être.

Soudain Fortin demanda :

– Mais Paul, votre cousin, le journaliste, il n'était pas ici ?

– Non. Il était sorti.

Durand trouva ça bizarre.

– Il m'a laissé une note, dit Verchères.

Et il passa la note laissée par son cousin, aux policiers.

Durand la lut avec attention.

Soudain il leva les yeux.

– Cette écriture est bien de lui ?

– Il n'y a pas à s'y tromper, dit Guy. Pourquoi cette question ?

– Si Paul avait été enlevé !

Cette éventualité n'était pas venue à l'idée de l'Arsène Lupin canadien.

– On l'a peut-être forcé à écrire cette lettre, ajouta Fortin.

– C'est possible, dit Guy.

Sa figure s'assombrit.

Il reprit la lettre.

Il la relut lentement, plusieurs fois.

Il en scrutait les moindres détails.

Il essayait de lire entre les lignes.

Les policiers auraient-ils raison ?

Le journaliste aurait-il été enlevé et gardé comme otage ?

VI

Verchères fut interrompu dans sa rêverie.

La sonnerie de la porte venait de résonner.

Cartier s'en fut ouvrir.

Il se trouva en face de deux de ses hommes, escortant Bob Landru.

– Entrez monsieur Landru, dit Verchères.

Puis se tournant vers Durand.

– Vous pouvez renvoyer vos hommes.

Durand donna des ordres.

Les policiers sortirent.

Landru s'avança.

Verchères lui montra le cadavre du doigt.

– Vous connaissez cette jeune fille ?

Les traits de la figure de Landru ne bronchèrent pas.

- Non, dit-il.
- Vous êtes certain !
- Mais puisque je vous le dis !
- Vous êtes un fameux acteur.
- Moi ?
- Oui, vous.

Il y eut un silence.

– Donc, vous dites ne pas connaître cette jeune fille ?

Landru hésita.

Enfin, il dit :

- Je la connais de nom.
- Ah bon !
- C'est Zita Baroff.
- Enfin, la mémoire vous revient.

Durand prit la parole :

- Vous l'avez tuée !
- Hein !
- Mais certainement que c'est vous !

Verchères lui fit signe de se taire.

– Laissez-moi faire, Durand.

– Bien.

L'Arsène Lupin canadien reprit :

– Vous m'avez dit il y a quelques heures, Landru, que vous étiez sûr de votre affaire.

– Certainement.

– Pourquoi ?

– Parce que vous ne trouverez aucune preuve contre moi, puisque je n'ai pas tué.

– Vous niez toujours avoir tué Miller ?

– Oui.

– Labelle aussi ?

– Oui.

Il y eut un silence.

Verchères reprit d'une voix calme.

– Landru, vous vous trompez !

– Ah !

– Nous avons des preuves.

– Contre moi ?

Verchères ne donna pas de réponse affirmative.

Mais il reprit plutôt.

– Zita Baroff connaissait l’assassin de Miller.

Landru écoutait en silence.

Il semblait réfléchir profondément.

– L’assassin a tué Zita, poursuivit Verchères, croyant effacer ainsi les dernières traces de ses deux crimes précédents.

Tous les policiers étaient attentifs.

Guy Verchères semblait sûr de son affaire.

Quelle preuve pouvait-il donc avoir trouvée ?

Guy continua :

– L’assassin s’est trompé. Zita a laissé une preuve derrière elle.

– Ah !

– Vite, parlez !

– Dites Verchères.

Les policiers s’exclamaient.

Verchères mit la main dans sa poche.

Il en sortit une petite clef.

– Voici quelque chose que j’ai trouvé dans la main de Zita.

Les policiers s’avancèrent pour regarder la clef.

Mais Verchères la remit dans sa poche.

Il continua :

– Savez-vous à quoi sert cette clef ?

– Non, dit Durand.

– Eh bien, c’est une clef de casier postal.

Landru fronça les sourcils.

– Un casier postal ?

– Oui. Et je suis persuadé que là, nous trouverons les véritables preuves contre vous, Landru.

Landru ne répondit pas.

Il semblait plutôt soucieux.

Soudain, il répliqua :

– Pour le moment, messieurs, j’ai beaucoup

d'ouvrage à mon club...

Durand l'interrompt :

– Vous voulez vous en aller ?

– Pourquoi pas ?

Durand se mit à rire :

– Croyez-vous que nous allons vous laisser partir, vous êtes accusé de meurtre ?

Landru semblait sûr de lui-même maintenant.

– Vous n'avez pas de mandat contre moi, et vous n'avez aucune preuve, du moins, pas pour le moment.

Les policiers restèrent bouche bée.

C'est Verchères qui rompit le silence.

– Landru a raison.

– Hein ?

– Nous devons le laisser aller ? dit Fortin.

– Oui. Il ne pourra aller loin. Nous saurons bien le rattraper. Aussitôt que nous posséderons les preuves nécessaires, nous lui mettrons la main au collet.

Fortin se leva :

– Après tout, je crois que vous avez raison Verchères. Durand vint pour protester.

Mais Fortin lui fit signe de se taire.

– Vous pouvez partir Landru.

Durand ajouta :

– Pas pour longtemps. Vous êtes mieux de jouir de votre liberté.

Landru se dirigea vers la porte.

– Quand vous désirerez me rejoindre, je serai à mon club.

– Bien.

Il sortit.

Ils l'entendirent descendre les escaliers.

Aussitôt que Landru fut disparu, Fortin s'écria :

– J'ai tout compris.

– Compris quoi ?

– L'affaire de la clef, c'était un piège.

– Peut-être.

Fortin se mit à rire.

– Vous n’avez jamais trouvé de clef sur Zita.

Verchères l’arrêta :

– Oh non, là, vous faites fausse route.

– Ah !

– J’ai bien trouvé une clef de casier postal dans la main de Zita Baroff.

– Je croyais que c’était un truc.

– C’était un piège, mais il était véridique.

Durand demanda :

– Qu’allez-vous faire maintenant ?

– Attendre le retour de Landru.

– Hein ?

– Il reviendra !

– Pour prendre la clef ?

– Certainement puisque c’est là notre preuve !

Durand se planta devant Verchères.

– Vous n’allez pas rester seul !

– Si !

– Non, j’insiste pour rester avec vous !

– Je préférerais être seul.

– J’insiste.

– Bon.

Verchères se résolut :

– Après tout nous ne serons pas trop de deux.

– C’est vrai, dit Fortin.

Cartier demanda :

– Et moi ?

– Retourne au bureau et attends de mes nouvelles, dit Durand.

– Bien.

Il se dirigea vers la porte.

– Au revoir messieurs.

– Bonsoir.

Cartier sortit.

Aussitôt qu’il eut franchi la porte, Fortin demanda :

– Et le cadavre ?

– Laissez-le ici jusqu'à demain, fit Guy.

Fortin réfléchit :

– Bon, c'est très bien, mais à une condition.

– Laquelle ?

– En face de chez-vous, c'est une maison de chambres ?

– Oui.

– Eh bien je vais me louer une chambre, en face de la vôtre. Vous allez laisser votre store levé. S'il arrive quelque chose d'anormal, éteignez la lumière, je comprendrai !

– Bon c'est entendu.

Avant de sortir, Fortin demanda :

– Vous ne seriez pas mieux de me confier la clef ?

– Non, je préfère la garder.

– Bon. Et vous, Durand, vous restez ici ?

– Oui.

– Alors, tout va bien.

Fortin sortit.

Il sortit au dehors, traversa la rue et entra dans la maison de chambres.

Durand était maintenant seul avec Verchères.

VII

– Il viendra ? demanda Durand.

– J’en suis certain.

– Seul ?

– Peut-être pas.

Guy s’était approché de la fenêtre.

Il regardait au dehors.

– Maintenant, dit-il, tout est entre nos mains.

– C’est vrai.

Soudain Durand demanda :

– La clef, c’était un bluff, n’est-ce pas ?

– Du tout, dit Verchères, je vous l’ai dit tout à l’heure.

Après une seconde de silence, il reprit :

– Je ne sais pas ce qu’il y a dans la voûte, la case postale... mais ce doit être quelque chose de

très important, puisque Zita tenait la clef dans sa main.

– C'est probable.

Durand avait pris place dans un grand fauteuil.

Le détective se demandait comment cela tournerait. Soudain les deux hommes sursautèrent.

La sonnerie du téléphone résonnait.

Durand, qui était près de l'appareil, répondit :

– Allo ?

– Monsieur Guy Verchères.

– Un instant.

Il se tourna vers Guy.

– Verchères, c'est pour vous.

– Merci.

Verchères prit le récepteur.

– Allo ?

– Guy Verchères ?

– C'est moi.

– J'appelle de la part de Bob Landru.

– Ah !

– Votre cousin Paul est entre nos mains.

– Ah !

– Si vous voulez qu'il ait la vie sauve, voici ce que vous devrez faire. Dans cinq minutes, une voiture va passer sous votre fenêtre.

– Et puis ?

– Et puis, vous devrez jeter la clef de la case dans la rue à ce moment-là. C'est entendu. Autrement, Paul mourra. À bon entendeur, salut !

La ligne fut raccrochée.

Verchères retourna près de la fenêtre, pensif.

Durand demanda :

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ils ont fait Paul prisonnier.

– Quoi ?

– Une automobile passera sous la fenêtre dans quelques minutes, je devrai jeter la clef, autrement ce sera fini pour mon cousin.

– Qu'est-ce que vous allez faire ?

Verchères réfléchit.

– Je ne sais pas !

– Pourquoi ne pas jeter une autre clef ?

– Cela ne servirait à rien...

Durand demanda :

– Alors ?... Il faut se hâter, le temps passe...

Verchères garda le silence.

– Vous allez la jeter ?

– Non !

– Mais voyons votre cousin... vous ne pouvez pas !

– Je ne la jetterai pas, dit Verchères calmement.

L'Arsène Lupin canadien regardait dans la fenêtre.

– Verchères, je ne peux vous laisser faire une telle chose... vous ne pouvez sacrifier votre cousin...

– Je regrette.

– La voiture doit s’approcher. Verchères, vous allez jeter cette clef.

– Non !

– Eh bien je vais la jeter moi-même.

– Non plus !

Verchères se tourna.

Durand sortit son revolver.

– Je ne vous laisserai pas faire. Donnez-moi cette clef !

– Non, j’ai décidé de ne pas la jeter, je la garde.

Durand répéta :

– Verchères, donnez-moi la clef.

– Non !

Verchères regarda au dehors.

– Verchères vous êtes fou. Donnez-moi la clef !

Verchères haussa les épaules.

– Inutile maintenant, le taxi est passé !

Durand dit menaçant.

– Au diable le taxi. Je veux cette clef et je vais l'avoir.

Il marcha sur Verchères l'arme au poing.

Verchères ne broncha pas.

Il redoutait ce moment depuis longtemps.

Il regarda Durand en face.

– Je ne m'étais donc pas trompé. Vous êtes l'assassin de Jos Miller. C'était vous qui aviez peur que Zita parle. Vous et votre complice Cartier... Et c'est encore vous qui êtes responsable de la mort de Labelle et de Zita...

– Ah, vous aviez deviné cela ? fit Durand moqueur.

– Une partie du moins, Cartier est votre complice. C'est lui qui vient de me téléphoner, comme c'est lui qui m'a téléphoné le premier soir pour me dire de laisser cette affaire de côté. Ce n'est pas surprenant que la police ait de la misère à mettre la main sur les bandes de criminels, quand les chefs sont des gens de la police.

Durand regardait Verchères en face.

– Croyez-vous que j'ai été dupe de votre supercherie à propos de mon cousin. Je savais qu'il n'avait pas été enlevé.

– Ah !

– La raison ? Elle est simple. Si Paul avait été enlevé, il aurait écrit un simple billet. Il n'aurait pas pris le temps de se moquer de moi en disant que je n'étais pas le seul qui pouvait lui donner des « scoops ».

– Cessez ce bavardage, cria Durand. Je veux la clef. Verchères prêta l'oreille.

Il venait d'entendre un bruit de clef dans la serrure.

Le plancher avait craqué.

Guy pensa.

– C'est Paul !

Il cria aussitôt.

– Paul ! Paul ! N'entre pas !

Durand leva son arme.

Verchères s'élança.

Le coup de feu partit.

Il sentit une légère brûlure à l'épaule. La balle n'avait fait que l'effleurer.

Verchères donna un terrible coup de poing sous la mâchoire de son adversaire.

Durand recula.

Mais il était solide.

Il ne tomba pas.

Plus que ça il tenait toujours son revolver dans sa main.

Verchères se crut fini.

Un coup de feu partit.

Mais le coup n'avait pas été tiré par Durand.

Il y eut un cri.

– Ahhhh...

Durand s'écroula.

Paul Verchères apparut dans la porte.

Derrière lui se trouvait un autre homme, revolver au poing.

– Bob Landru !

Guy alla lui serrer la main.

– Merci, Landru, vous m’avez sauvé la vie !

– Qu’est-ce qui s’est passé ici, demanda Paul en voyant le corps de Zita étendu dans la salle d’entrée.

– Je te raconterai.

Guy s’approcha du commutateur.

Il alluma et éteignit la lumière deux fois.

Quelques secondes plus tard, Fortin bondissait dans la pièce, revolver au poing.

Il aperçut Durand étendu sur le dos.

Il regarda Landru :

– Un autre meurtre ?

Verchères l’interrompt :

– Au lieu de dire des sottises, Fortin, vous feriez mieux de faire arrêter Cartier immédiatement.

– Cartier ?

– Mais oui, le complice de Durand.

– Je ne comprends pas...

Guy lui expliqua ce qui s'était passé.

Fortin n'en revenait pas.

– Alors Landru ?

– Il n'a rien à faire là-dedans.

Guy se tourna vers Landru :

– Comment se fait-il que vous soyez ici.

Landru s'expliqua :

– Zita demeure chez moi. Je me doutais qu'elle savait quelque chose sur le meurtre de Miller. Mais elle n'avait pas confiance en moi.

– Ah !

– Elle s'est mise en communication avec Labelle. Puis vint le meurtre de Labelle. J'ai trouvé cela un peu curieux. Quelqu'un avait trahi Labelle. Plus tard, après le meurtre de Zita, vous m'avez envoyé chercher.

– Oui.

– Je n'ai pas hésité à venir croyant enfin pouvoir apprendre la vérité.

– Pourquoi ne pas avoir dit reconnaître Zita ?

demanda Fortin.

Landru sourit :

– J’ai vu que Verchères semblait connaître toute la vérité. J’ai voulu l’aider. Je ne savais pas encore qui avait tué. Mais lorsque Verchères a parlé de la clef..,

– Vous avez tout deviné ?

– En partie, du moins. J’ai vu que vous vouliez tendre un piège à quelqu’un.

– Comment ça ?

– Et bien cette clef, ce n’est pas la clef du casier postal.

– Ah !

– C’est la clef de mon coffre-fort. J’en ai une copie. Je l’ai reconnue immédiatement. Zita m’avait confié des papiers. Je les ai mis dans le coffre sans regarder ce que c’était. Ce doit être les fameuses preuves que vous recherchez...

– Alors vous êtes revenu ici ?

– Non, je ne suis pas parti.

– Ah !

– Je me suis caché dans le corridor du premier étage, lorsque le lieutenant fut sorti, je suis remonté et me suis collé l'oreille sur la porte. J'ai tout entendu. Au moment critique, j'ai essayé d'entrer. La porte était fermée à clef. C'est alors qu'est apparu le journaliste, vous savez le reste.

Fortin lui dit :

– Retournez chez-vous, et allez chercher ces papiers.

– Très bien.

Landru sortit.

Il revint quelques minutes plus tard.

Tout y était. Zita donnait des preuves évidentes de la culpabilité de Durand.

Fortin demanda à Verchères :

– Comment avez-vous fait pour deviner la vérité ?

– Ça m'est venu tout à coup.

– Comment cela ?

– C'est Labelle qui m'a éclairé sans le vouloir.

– Ah !

– Au cours de notre dernière conversation, il m’a dit. Il n’y a que vous qui puissiez m’aider, je ne peux me confier à personne. Pourquoi m’avait-il dit cela ? Je me suis posé cette question et j’ai commencé à voir clair. J’ai compris pourquoi Labelle avait souvent remis sa rencontre avec Zita. C’était parce qu’il était espionné. Tout de suite, j’ai soupçonné quelqu’un de son bureau. Puis je me souvins de l’insistance de Durand de s’occuper de cette cause.

– Il était associé avec Cartier ?

– Et avec d’autres bandits. Ils sont probablement des chefs de bande.

– Qui vous fait dire ça ?

– Il faut que quelqu’un ait averti Durand que Zita était venue chez moi.

– C’est vrai.

Quelques heures plus tard, Fortin mettait la main sur Cartier.

Pris au piège, ce dernier avoua et dénonça ses complices.

Landru était très peiné.

– Je regrette la scène qui s’est produite dans mon bureau, Verchères.

– Ce n’est pas votre faute.

– Depuis quelque temps, Zita était mystérieuse. On avait déjà tenté de la tuer. Je voulais la protéger et j’avais demandé à mes hommes de questionner tout homme qui s’informerait de Zita.

– Je comprends.

Le lendemain matin tous les journaux parlaient de l’affaire.

Cependant tel que promis, tous les honneurs revenaient au Lieutenant Fortin.

Le nom de Guy Verchères ne fut même pas mentionné.

Cependant l’Arsène Lupin était heureux.

Il avait promis de venger son ami Labelle et il avait accompli sa promesse.

Cet ouvrage est le 849^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.